

Qu'est-ce donc que... la Philosophie ?

Dans une salle de concert ou dans une cave, se mettre au piano et jouer, c'est *jouer* le rôle du *pianiste*. Les instants qui précèdent l'action proprement dite : l'attente puis l'entrée en scène, font transition. La personne n'est plus dans un autre rôle, mais elle n'est pas encore dans son rôle de *pianiste*. Dans les loges, derrière le rideau, comme, pour le voyageur en correspondance, dans une gare, un terminal d'aéroport, puis le court *voyage*, les pas faits en direction de l'instrument, l'éventuel salut adressé au public, l'assise sur le tabouret à hauteur réglable, peut-être l'action de le relever ou de l'abaisser en actionnant le pas de vis, peut-être aussi la répétition de l'assise, un peu moins en arrière, pour que le pied droit se pose à la hauteur des pédales... alors le pianiste en a fini avec les préliminaires de son rôle, il se met à jouer.

La pratique philosophique suppose une attente et une entrée en scène.

D'une manière ou d'une autre, directement ou non, le philosophe, avant de se mettre à *jouer*, commence par esquisser les grandes lignes de ce qu'il va *jouer*. Il formule une réponse à la question : qu'est-ce que la philosophie ?

Répondre à la question : qu'est-ce que la philosophie, est, pour le philosophe, analogue à s'approcher de son instrument, et s'asseoir avant de jouer, pour le pianiste.

Il peut sembler singulier que chaque philosophe ait à proposer une réponse à la question de savoir en quoi consiste sa discipline.

Un mathématicien est amené à préciser dans quel domaine des mathématiques portent ses recherches, mais non en quoi consistent les mathématiques.

Il en va de même en physique, en biologie, mais aussi en histoire, en géographie, et dans la quasi-totalité des disciplines, sauf au moment où s'initient de nouveaux secteurs d'activités, lorsqu'il s'agit du ou des premiers livres consacrés à une nouvelle discipline, comme ce fut le cas au moment de l'invention de la linguistique, de la sociologie, de l'ethnologie...

Un pianiste n'a, d'ordinaire, pas besoin de décrire son instrument ; cela n'arrive que si son piano a des sonorités qui diffèrent de ce à quoi on s'attend, ce qui peut être le cas avec des instruments anciens – dans ce cas on préciera qu'il s'agit d'un « instrument d'époque », dont le diapason et le timbre peuvent être différents de ceux des instruments actuels –, ou avec des instruments transformés, comme cela s'est fait au XXe siècle : on parlait alors de jouer sur un « piano préparé », faisant l'ellipse du qualificatif « autrement », car tout piano, tout instrument est « préparé », mais il peut l'être de façon délibérément surprenante, ou inactuelle, et, dans ce cas, le musicien ne peut en jouer de la façon dont il joue sur les instruments préparés de façon « habituelle ».

Le philosophe *joue* d'un instrument qui est tout à la fois un « instrument d'époque » et un « instrument préparé ».

Il serait facile de tirer de ce besoin de définir sa pratique, une condamnation de la philosophie en tant que discipline.

Si aucun philosophe ne s'accorde sur ce qu'est la philosophie, si chaque philosophe est assez naïf, et prétentieux, pour croire que sa définition a la moindre chance de valoir davan-

tage que celles de ses prédécesseurs, c'est sans doute que le projet philosophique est inconsistant ? Quelque chose comme : une construction sur des sables mouvants.

Si donc le philosophe aspire à la sagesse, qu'il pratique la méditation et se taise ; s'il aspire à la connaissance, qu'il s'en donne les moyens en maîtrisant les outils de la logique et des sciences ; s'il souhaite raconter une histoire, qu'il exerce son imagination, travaille son style, et écrive des nouvelles, des romans, des scénarios...

Il semble que beaucoup, durant la seconde moitié du XXe siècle, aient prononcé ou accepté cette condamnation, et que les philosophes aient perdu une grande part de leur crédibilité, soit pour être placés du côté des acteurs médiatiques, soit pour être rangés aux côtés des excentriques, des nihilistes ou des sceptiques.

Une philosophie diffère des autres disciplines parce qu'elle a pour tâche de contribuer, par l'interprétation des œuvres, à développer la *dimension* personnelle.

Il faut au philosophe réfléchir de façon rationnelle, tout en agissant sur ce qu'il réfléchit, et en le transformant, de telle sorte que chaque philosophe doive à nouveau définir, non une abstraction, mais en quoi consiste sa propre contribution, ce quelle est, et où s'insère la pierre par laquelle il transforme l'édifice.

La vocation de la philosophie ne consiste pas à développer la *dimension* personnelle par l'interprétation des œuvres, en ce sens qu'elle ne serait que l'expression d'un point de vue sur les œuvres.

Une opinion n'a strictement aucune valeur philosophique, et la proposition d'après laquelle la philosophie tend à développer la *dimension* personnelle n'est pas une opinion, une affirmation que je tiendrais pour vraie, ou même que nous tiendrions pour vraie, en admettant qu'un consensus se fasse autour de cette thèse : c'est une définition.

Il s'agit, pour chaque philosophe, de définir comment il fait œuvre des œuvres.

De cette définition, et du choix des œuvres interprétées, dérive la manière d'agir sur la *dimension* personnelle.

Pratiques et théories philosophiques

Les pratiques philosophiques semblent relever de deux genres distincts, selon qu'elles sont présentées comme des expériences personnelles, ou comme des élucidations conceptuelles.

Influencé par la pratique musicale, qui va de la partition au concert, ou de l'improvisation à sa notation, je me représente la pratique philosophique, d'une part, comme une performance – un concert –, et, d'autre part, comme une œuvre – une composition –.

Selon un autre type de représentation, influencée, non plus par la musique, mais par la pratique de l'écriture et de la lecture, philosopher reviendrait à faire un récit dont l'intrigue est « ce qui fait sens », en écho à d'autres récits, dont le philosophe reprend et modifie les concepts – les personnages –, et les propositions – leurs aventures –.

Un aspect des pratiques philosophiques consiste à dialoguer avec les œuvres, anciennes ou récentes, tenter d'inter-

prêter, ou de réinterpréter ces récits, et d'y chercher des sources de renouvellement personnel, comme si le philosophe ne pouvait jamais en finir avec les textes, qu'ils soient actuels ou de jadis, et qu'il faille plutôt, par le jeu des traductions successives, leur découvrir de nouvelles dimensions.

Il en irait, ainsi, de la philosophie comme de la littérature : les œuvres seraient vouées à exercer une fascination toujours grandissante, car les œuvres nouvelles, même si leurs auteurs se veulent critiques, apporteraient aux anciennes, de nouvelles perspectives.

Selon un autre aspect de la pratique philosophique, les philosophies construisent des œuvres, qui recensent et ordonnent les manières de faire sens et de former des représentations du monde, pour les intégrer à une représentation systématique.

Ces systèmes semblent voués à un rapide abandon – rapide comparativement à l'évolution des autres disciplines –, et il est avéré qu'aucun n'a durablement emporté l'assentiment général, ni des autres philosophes, ni des autres représentants des formes de savoirs, en partie parce que les philosophes réfléchissent, à partir de formulations déjà vieillies dans les autres disciplines, ou à partir de vulgarisations transposées plus ou moins arbitrairement de leur registre initial à d'autres domaines, en partie parce qu'il ne semble pas qu'il puisse, comme dans les sciences, s'instaurer de dynamique philosophique entre les théories et les expériences.

La multiplication des théories physiques concurrentes, et des effets d'annonce, à propos d'un hypothétique modèle, valide pour les particules élémentaires et pour le cosmos, en l'absence de toute conséquence, autre que théorique, illustre ce qui peut se produire, même au sein des sciences dures, dès que les conceptions n'ont plus de sanctions expérimentales. Mais les physiciens espèrent retrouver un lien entre leurs théories et les expériences, tandis que les philosophes se sont résignés à ne pouvoir décider, sinon par un acte de foi, entre les différentes hypothèses ou entre les différents systèmes de représentations.

En tant que récit, le texte philosophique, comme il arrive au texte littéraire, serait donc amplifié par la succession des générations suivantes, qui en tracent de nouvelles perspectives ; en tant que théorie, le texte philosophique serait voué à être critiqué et ses représentations abandonnées au profit de théories englobantes, ou simplement nouvelles.

Ces représentations ont en commun de scinder les pratiques philosophiques en deux branches, qui sont non seulement inégales, mais dont les orientations sont si différentes, qu'il n'est pas facile de voir comment, ni où, elles se rejoignent.

L'effet « Augustin »

La dualité de la pratique philosophique m'a semblé aller de soi, tant que je ne la formulais pas explicitement.

Mais dès que je juxtapose ce que je considère relever des pratiques philosophiques : une performance personnelle

– une « sagesse », ou un « art de vivre » –, tirée de l'interprétation des œuvres, en vue de transformer et développer la *dimension* personnelle, et une œuvre d'élucidation, qui prend place parmi les autres savoirs, je m'aperçois de l'asymétrie de ce que je rassemble sous le terme de : « philosophie ».

Serais-je maintenant victime de l'effet Saint-Augustin ? Ai-je, comme il le décrit à propos du temps, perdu mes repères, simplement en formulant ma représentation ?

Ce ne serait pas si surprenant, dans la mesure où ce qu'Augustin écrit du temps est symptomatique de l'entreprise d'élucidation des concepts. Je pourrais ainsi appliquer ce qu'il confesse, en parlant du temps, à beaucoup d'autres notions :

Qu'est-ce donc que « x » ? Qui pourra l'expliquer clairement et en peu de mots ? Qui pourra, pour en parler convenablement, le saisir même par la pensée ? Cependant quel sujet plus connu, plus familier de nos conversations que « x » ? Nous le comprenons très bien quand nous en parlons ; nous comprenons de même ce que les autres nous en disent.

Qu'est-ce donc que « x » ? Si personne ne me le demande, je le sais ; si je cherche à l'expliquer à celui qui m'interroge, je ne le sais plus.³

Je pourrais remplacer ce « x » par : « le langage », « la vérité », « le sens », « le bien », « le beau », « l'être », « le bonheur », « la liberté », « la vie », « le moi »...

Pourrais-je, de plus, définir l'ensemble des catégories susceptibles de remplacer ce « x », selon leur degré de perti-

3 Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XI, ch14. Ed. Gallimard, Paris, 1998.

nence ? Certaines notions pourraient, en effet, être insérées et préserver la consistance du texte, tout en infléchissant sa lecture de façon plus distanciée : « le système bancaire », « l'Europe », « les nouvelles routes de la soie »... D'autres enfin, plus concrètes, rendraient le texte franchement décalé.

Les grandes idées philosophiques s'adaptent très naturellement au texte d'Augustin. Mais l'idée de « philosophie » fait plus que s'y adapter, elle s'y éclaire :

Qu'est-ce donc que la philosophie ? Si personne ne me le demande, je le sais ; si je cherche à l'expliquer à celui qui m'interroge, je ne le sais plus.

Il a, en effet, suffi que je formule ce qui me semblait aller de soi à son sujet : qu'il y a dans la pratique philosophique quelque chose de l'ordre de l'expérience vécue, et quelque chose de l'ordre de l'élucidation conceptuelle, ou encore quelque chose de l'ordre de l'interprétation, et quelque chose de l'ordre de la production d'une œuvre, ou même quelque chose de littéraire, et quelque chose de l'ordre de la connaissance, pour que je m'aperçoive que j'avais fait, à chaque fois, de ma « philosophie » une sorte de colosse de Rhodes, avec un pied posé sur un repli de terrain qui s'élève, tandis que l'autre s'enfonce dans des sables mouvants.

Le jeu de remplacement des mots, dans le texte d'Augustin, suggère une caractérisation : devient philosophique, ce que je comprenais, tant que personne ne me demandait ce que c'était, mais que je ne comprends plus, dès que je cherche à l'expliquer à celui qui m'interroge, ou à moi-même.

Il semble y avoir une contradiction : si je ne sais pas l'expliquer à celui qui m'interroge, c'est que je ne le comprenais pas, et que je croyais seulement le comprendre. Il n'est, cependant, pas impossible que je comprenne une situation tant que rien ne l'a perturbée, et que, après qu'elle a été embrouillée, je ne sois plus en capacité d'en rendre compte.

Dans le texte d'Augustin, le fait de chercher à expliquer, en réponse à une demande de celui qui interroge, est la cause de l'embrouillamini.

Si je ne sais pas expliquer le comportement d'un objet, simple ou complexe, il n'y a aucune chance que je puisse l'avoir compris avant ; c'est pourquoi le texte d'Augustin, une fois la notion de « temps » remplacée par des termes relevant de savoirs objectifs, ou même en comprenant cette notion de « temps » dans une théorie physique de l'espace-temps, perd toute consistance.

Mais si je suis partie prenante de ce dont il est question, si en m'interrogeant je me déstabilise, et, plus encore, si je déstabilise ce dont je parle, si donc la notion de « philosophie » est modifiée par l'interrogation que je formule ou par mon interprétation, alors il ne serait pas contradictoire que je puisse avoir compris ce que c'était, tant que je ne m'étais pas interrogé, tant que je ne l'avais pas poussée hors de ses gonds, et que je ne sache pas expliquer ce qu'elle est, maintenant qu'elle est devenue autre chose que ce qu'elle était. Ceci vaut pour l'ensemble des « x » relevant de la philosophie, si celle-ci contribue à transformer la *dimension* personnelle.

Lorsqu'un philosophe interroge sur ce que c'est que se connaître soi-même, alors le sens même de l'expression qui se trouvait inscrite sur le fronton du temple de Delphes, que tous les Grecs connaissaient : « connais-toi toi-même », se transforme. Ce que tous comprenaient très bien : le temple d'Apollon, consacré à la divination, promettait aux suppliants de leur révéler ce que serait leur destin, devient tout à coup, et durablement, mystérieux, ouvrant une faille sous les pieds de la réflexion : qu'il m'arrive ceci ou cela, qui suis-je ? Heureux ou malheureux, qu'est-ce qui jouit du bonheur ou souffre du malheur ?

Philosopher, c'est passer d'un état de compréhension mutuelle, à une interrogation sans réponse, c'est introduire le mystère dans l'ordre du discours. Cela me semble paradoxal, tant que je ne vois pas comment philosopher transforme la *dimension* personnelle.

Une notion est proprement philosophique, et de plus en plus philosophique, à mesure qu'elle se complexifie et que les interactions entre les notions qui lui sont attachées deviennent plus inextricables.

La philosophie produit une *dimension* qui, en termes de récit, ou en termes de traduction formelle paraît simplement négative, mais qui, l'exemple du « connais-toi toi-même » l'illustre, est positive du point de vue personnel.

Une pratique philosophique manifeste que s'ouvre un espace, et toute l'acuité de l'analyse philosophique, la pertinence de sa critique, sont dédiées à personnaliser cet espace libre.

L'augmentation de l'inconnu, inhérente aux découvertes et aux sciences – analogues à l'établissement de nouveaux comptoirs en pays inconnus, qui ouvrent, chacun, des terres et des échanges insoupçonnés –, fait naître le besoin de valoriser la *dimension* personnelle, menacée par ses propres œuvres.

Les savoirs positifs, comme les explorations, contribuent à l'élargissement des horizons, à l'extension des ambitions humaines, à l'élévation des œuvres de l'humanité, en regard de quoi les personnes semblent condamnées à devenir d'autant plus insignifiantes que leur vision porte loin dans l'espace-temps.

La pratique philosophique a pour vocation de valoriser la *dimension* personnelle, en interprétant les œuvres produites par les personnes.

Certaines philosophies détournent les mots et les phrases de leur usage, quitte à ce que ceux qui s'y adonnent s'y prennent parfois les pieds ; d'autres cherchent dans les failles des récits, une cohérence qui n'est pas celle qu'a voulu l'auteur ; tout cela fait sens dans la seule mesure où les ouvertures ainsi formées offrent des espaces au développement de la *dimension* personnelle.

Signes

Certains signes donnent une indication, par exemple la présence d'eau, potable ou non, la distance et la direction du prochain puits...